

I

Lofoi le 20 octobre 1894

Mon cher Désiré*,

Voilà plus d'un an que j'ai planté ma tente au Lofoi et depuis lors je n'ai eu l'occasion de t'envoyer quelques extraits de mon journal, car comme je te le dis dans une lettre que je te fais parvenir par le Bihé « C'est à la poste du hasard que je confie la présente ». Je ne pouvais donc mal d'y joindre mes notes. Tu ne t'en plaindras pas trop et tu ne regretteras plus rien quand tu auras celui-ci en ta possession.

Je me reporte donc à mon arrivée au Lofoi. Je t'ai dit que j'avais trouvé une station gaie et que je croyais m'y plaire beaucoup ; mes prévisions se sont réalisées, car je ne me rappelle pas m'être ennuyé un jour après mon arrivée. Aussi tu ne t'étonneras donc pas trop si je fais un second terme à la condition de rester ici. Tu verras d'ailleurs plus loin que ce n'est pas dans l'intention de battre des flemmes mais bien la perspective de faire un voyage superbe dont je t'enverrai l'itinéraire avec renseignements et que je t'autorise à confier au mouvement géographique après l'avoir revu et corrigé.

Dès les premiers moments de mon séjour, M^r Legat* fit appeler différents chefs qu'il me présenta en me disant « il y en a d'autres mais beaucoup ne reconnaissent pas l'Etat. Ainsi les principaux chefs Bas-Sangas*, Balamotos* et Bena Sampwé* n'ont jamais mis le pied ici. [»] [«] Pourquoi ne les forcez-vous pas ? [»] [«] Avec ça de soldats, me répondit-il, il ne faut même pas y songer ! [»] Et de fait il n'y avait que 30 soldats. Cependant je me fis la réflexion qu'avec 30 soldats on pouvait faire beaucoup. Je repris donc avec la station ces 30 hommes et j'y ajoutai 14 misérables Batétélas* dont je comptais faire des travailleurs mais que par la force des choses je fis soldats.

On me parla assez longuement d'un certain Simba* installé dans l'île Kilwa – Moëro – comme d'un très mauvais voisin. Je laissai partir Legat* et petit à petit j'appris un tas de nouvelles intéressantes – que Simba* avait fait dire jadis au blanc qu'il viendrait l'attaquer ; qu'à la suite de cela on avait organisé des défenses accessoires autour de la palissade [et] bouché la porte de derrière ; que tous les jours 14 hommes couchaient dans l'intérieur du loupango (jardin) etc etc. Il faut toujours prendre des précautions en Afrique c'est vrai ; mais ... surtout qu'après tous les renseignements pris, le type ne me parut [sic] pas bien terrible.

Il avait flanqué une pile jadis aux gens de Msiri* qu'était allé près du Moëro pour l'attaquer: mais aussi comment les indigènes font-ils la guerre ? Et de là à venir attaquer un blanc dans son fort, il y a loin.

Le 14 novembre 93 le poste de Moyofia* (placé à Moukoba* après) accompagné du chef vint me raconter que Simba* faisait de nouveau répandre les mêmes bruits qu'avant mon arrivée, disant de plus que le blanc était retourné parce qu'il avait peur de lui.

Je me dis, [«] toi, mon bon, tu ne le porteras pas en paradis. [»] Je donnai les 30 soldats à M^r Verdick* avec ordre d'aller l'attaquer dans son île (j'étais toujours et encore malade de ma dysenterie). M^r Verdick* revint 3 semaines après mais malheureusement le résultat était loin de répondre à nos espérances. Le type était fortifié, de plus il avait construit à l'intérieur de sa palissade 2 blockhaus impénétrables aux balles, pas de fossé mais du bois de 2 ou 3 mètres de hauteur qu'on ne pouvait escalader.

Tu comprends si j'étais impatient de voir cela moi-même et de faire connaissance avec les écumes du lac. Aussi les soldats furent prévenus qu'après la saison des pluies, j'irais faire un

tour de ce côté. Pendant ce temps, les missionnaires anglais étaient venus se plaindre que Kazembé du Lualaba¹ leur avait enlevé leurs correspondances. [«] Bon me dis-je encore un de plus sur le dos. [»] Je dois te dire que j'avais déjà envoyé Verdick* quelques jours avant jusque Moicha* avec quelques hommes parce que ce chef ne voulait plus nous fournir du sel; en même temps je lui donnais ordre de tomber sur les Toungombés* et Arabes qu'il rencontrerait. Ça n'a pas manqué et il y a pu se payer le plaisir de prendre quelques-uns de ces cocos qui faisaient leur beau commerce et les rescapés auront été porter la sainte frousse à leurs camarades. De même qu'à son retour du Moëro, Verdick* a pu prendre quelques Arabes qui esclavaient de ce côté.

Toutes ces affaires n'avaient pas l'air de plaire beaucoup aux indigènes qui voyaient d'un mauvais œil ce remue-ménage du Lofoi. De plus je serrais les cordons du magasin et je ne donnais que donnant donnant. Néanmoins ils faisaient contre [mauvaise] fortune bon cœur, car ils me sentaient décidé à tout, mais toujours pas de mirambo† et à ce sujet je crois que Legat* doit avoir perçu 3 pointes pendant le cours de ses 2 années au Katanga ! Je me proposais d'aller me promener du côté du Lualaba, pas pour rien bien entendu, quand la pluie est venue mettre arrêt à mes projets belliqueux.

Je me suis donc vu forcé de m'occuper des plantations et pour ne pas te faire payer pendant toute la saison des pluies, prends le journal ci-joint² et suis-moi, nous travaillerons ensemble ...

Comme il pleut toujours, je vais profiter du mauvais temps pour te faire connaître un peu les habitants du pays.

Ces renseignements m'ont été laissés par Legat* et je les trouve très exacts.

Le Katanga est peuplé de différentes races qui sont:

1° Les Benas Kilemboué* – habitants du pays même qui étaient ici avant l'arrivée de Msiri*. Ces gens me paraissent divisés.

2° Les Bas-Sangas* qui occupent en grande partie l'ouest depuis Kalala N'Gombé* jusque bien loin vers N'Tenké*. Il y en [a] même qui se trouvent chez les Balamotos*, ils ont été placés là par Msiri* pour recueillir les mirambos†. Le vieux chef avait d'ailleurs cette habitude d'entremêler les races pour diminuer leur puissance.

C'est la révolte des Bas-Sangas* qui a assuré la ruine de Msiri*, qui ne put jamais rien contre eux.

Leurs chefs principaux [sont] Moulouma Niama* et Mutwila*.

3° Les Balamotos* habitent les monts Kouendouloungou jusqu'au Moëro. La rive ouest du Moëro est habitée par les Balamotos Bachilas* qui ont d'autres chefs et d'autres mœurs, je ne les connais pas.

Les premiers ont fait leur soumission depuis peu et les grands chefs Moufonga* et Kalonga* sont venus chercher le drapeau de l'Etat.

C'est un peuple sauvage et fier que Msiri* n'a jamais su soumettre. Seulement il les a fait payer cher et chaque fois que ces malheureux descendaient dans la plaine pour cultiver, c'était la guerre. Aujourd'hui ils peuvent cultiver en paix et se disent heureux.

4° Les Bas-Yecks*, gens de Msiri* même mais réduits à un nombre très restreint. Ayant trop razié, tué et volé ils durent se sauver dans toutes les directions après la mort du vieux. Chef principal Mokande Bantou*, fils de Msiri*, qui a pu en rassembler les débris et former un village passable au sud de la station ; il existe encore quelques autres

¹ This chiefly title is not to be mistaken for that of the eastern Lunda*: Mwata Kazembe*. To avoid confusion a '[L]' will henceforth be added to the former title when it appears without its geographical referent.

² The enclosed 'journal' to which Brasseur makes reference here is nowhere to be found among his papers.

villages des Bas-Yecks* mais comme je l'ai dit plus haut, ils sont mélangés à d'autres races et il te faudra recourir à la carte pour voir la portion qu'ils occupent. Ces gens sont à la dévotion du blanc, ils n'oseraient d'ailleurs rien tenter car ils ont contre eux toutes les autres races.

5° Les Benas Mitoumbous*. Habitants des montagnes du même nom, je n'ai fait que passer là venant. Sous peu j'aurai l'occasion de faire leur connaissance car je placerai un poste de ce côté.

6° Les Bas Uchis* qui occupent le S.E. vers le Luapula et paient tribut à leur chef Kiniama*. Je dois aussi le voir celui-ci. Msiri* recrutait, paraît-il, une partie de ses guerriers chez les Bas Uchis*.

L'industrie est pour ainsi dire nulle et ils sont loin d'égaliser les Bas Loubas* et Bakoubas* pour la confection d'objets curieux. La chasse, la pêche et la ... fainéantise sont leurs principales occupations. [...].

Il n'y a donc rien de carrément mauvais de ce côté, comme tu peux le voir. Seulement, comme je considère tous les nègres comme des juifs du premier ordre, je me méfie, car ceux qui sont les amis aujourd'hui te tomberaient dessus demain s'il t'arrivait un revers.

Tu vois d'un autre côté qu'ils n'obéissent qu'à la force ; avant il en venait quelques-uns au Lofoi et encore avait-il [*sic*] l'air de dire « vous savez là vous c'est un grand honneur que je vous fais. »

Une première palabre, les plus tremblants arrivent. Une seconde, ils commencent à ne plus se sentir à leur aise. Une troisième, ils accourent en masse (voir journal³). Quand j'en aurai encore fait une vers le Lualaba, le Luapula et le Moëro, il n'y aura plus à 15 jours à la ronde que des gens ... ventre à terre!

Voilà la civilisation cependant et ceux qui la critiquent devraient se trouver comme cela au cœur de l'Afrique avec 40 hommes pour voir s'ils se contenteraient d'user des bonnes paroles pour ramener ces moricauds dans la ligne blanche. [...].

Parle-moi des gens qui ont rossé les Arabes ; au moins personne n'osera contester que les petits Belges n'ont pas du toupet et quand je pense que cela a été fait en quelques mois. Bien c'est tout bonnement admirable !

Dhanis* et quelques-uns de ses compagnons sont des hommes, il n'y a pas à sortir de là.

Pourvu que ces brillants résultats ne soient pas balancés par quelques formidables échecs vers le Bar-el-Ghazal, car il paraîtrait que ces gens sont autrement disciplinés que les Arabes et qu'ils sont de plus d'un fanatisme outré.

T'ai-je dit que j'avais été indisposé ici au commencement ? Je ne pense pas, dans tous les cas maintenant je me porte à ravir.

J'ai été atteint d'une diarrhée peu après mon arrivée qui a duré 3 mois et que j'ai fait disparaître complètement en m'empiffrant d'ipéca.

Après cela j'ai eu mal à un œil que j'ai bien cru perdre va, pendant 3 semaines il a été complètement mat. C'est curieux que cette maladie règne ici à l'état épidémique. Legat*, Verdick* et quantité d'hommes et femmes ont été atteints de la même chose.

Après cela, j'ai eu à la suite d'une fièvre une espèce de crispation dans les nerfs de la face, figure-toi que je ne savais plus siffler et que pour parler je mettais la bouche sur le côté, tout à fait comme le Demonceau quand il alla chanter à messe ; en même temps l'œil gauche restait grand ouvert sans aucun mouvement de paupières quand je fermais l'autre.

³ See above, n. 2.

Ce que j'ai ri parfois en me payant ma tête ! Et puis c'est tout.

Le poste est à 1 ½ h à peu près des montagnes, dans la vallée du Loföi et adossé à celui-ci, à 500 mètres en avant le bois, à l'ouest l'arrière plaine de la Lufira, aux environs du poste quelques petits villages de peu d'importance.

Tout serait parfait si les pluies n'arrivaient pas si abondantes à un moment donné. Figure-toi qu'à 30 mètres de la station on se promène en barquette pendant l'inondation et qu'il y a 2 ans Legat* et Verdick* ont pu faire la même chose dans la cour.

J'ai pour cette raison remplacé 11 maisons à l'intérieur de la palissade dont le plancher est au moins à 40 c^{es} du sol ; j'ai ensuite construit une haie de bambous pour soutenir les terres, fait des allées plantées de bananiers, papayers etc. De plus j'ai changé l'emplacement du jardin qui se trouvait un peu dans un fond. Et enfin pour terminer, [j'ai] construit 70 maisons pour soldats. De sorte qu'aujourd'hui la station a pris un aspect riant qui fait plaisir à voir.

A la saison sèche prochaine je vais me construire une grande maison avec véranda haute de 70 c^{es}.

On se demande parfois [«] mais que peuvent bien faire tous ces Africains quand ils ne se battent pas ? [»]

Il y a toujours à faire, soit qu'il faille défricher, planter, ensemercer, construire, renouveler, agrandir. Ainsi rien que pour faire une maison, on doit aller chercher des fourches, des malekes grand bois pour soutenir le toit, des jimbales bois plus petits que l'on lie au travers des précédents pour attacher la paille, puis il faut celle-ci, de la terre, des cordes, des lianes plutôt, et tout cela ne se trouve pas à la porte et puis on est loin de disposer des moyens et des instruments que l'on possède en Europe.

Tout cela ne s'obtient pas sans surveillance et soi-même il faut mettre la main à l'œuvre si l'on veut obtenir quelque chose de convenable.

Et les exercices, on ne doit pas non plus les compter pour rien, car tous les matins pendant 2 heures nos hommes manient et leurs fusils et leurs jambes dans la plaine.

On s'occupe également du tir.

On ne peut non plus laisser les soldats à la belle étoile. Or, comme ils se sont tous mariés, il est bon de leur donner à chacun une maison ainsi qu'aux travailleurs et aux femmes ... venues. Tout cela ne dure pas une éternité et l'on doit renouveler.

Il faut faire des portes à toutes nos maisons et ce n'est déjà pas une si petite besogne quand on a pour tout potage qu'une scie à main. Aussi est-on obligé de travailler avec l'herminette et ça ne demande pas peu de temps.

Il est bon si l'on ne veut pas avoir de la pluie chez soi de remplacer les toits presque tous les ans car les pluies et les tornades en ont vite fini.

Puis comme on tient à ce que tout coûte on construit de belles allées que l'on plante naturellement d'arbres qu'il faut chercher au loin, et ainsi de suite.

Après les récoltes, il faut rentrer dans les magasins, exposer au soleil de temps à autre, décortiquer : maïs, sorgho, arachides, si l'on ne veut pas avoir le tout dévoré par les insectes. C'est un continuel mouvement, c'est une continuelle surveillance et sois assuré qu'il y a peu de gens qui travaillent autant que les nôtres.

Et puis il faut se nourrir ; or, comme nous n'avons pas toutes les munitions du Bas, on doit chasser. [«] Distraction [»], dira t'on ; je t'en fiche quand il te faut courir par 34 ou 35° de

chaleur. [«] *Des distractions comme cela, y tin rien* [»], *dira l'Fanfo, qui n'est jamais sté pe vite qu'in limson.*⁴

Au moment où je termine la page précédente, un courrier m'arrive de MPweto*. Verdick* qu'attendait là Duvivier* reçut de Deschamps* une lettre dans laquelle il lui disait qu'ils étaient occupés à assiéger le boma Massalé* appartenant aux Arabes et lui demandait de venir le rejoindre à 6 jours de marche. Voilà mes troupes dans la région du Tanganika !

J'apprends en même temps par les indigènes que 3 blancs sont sur le Moëro avec un canon et se dirigent vers Simba*; ce ne peut être que Deschamps*, Duvivier* et Verdick*.

J'avais d'ailleurs dit à Verdick* de faire des propositions en ce sens à Duvivier*, pour après la saison des pluies. S'il a pu décider Deschamps*, c'est parfait, la seule chose que je regrette là-dedans est de ne pas y être, car j'ai décidément le camarade dans le cœur.

J'en reviens à mes affaires.

Le 1^{er} mai je me mis en route avec Verdick* et 40 soldats, ne laissant au poste que quelques arrières avec M^r Crawford* missionnaire anglais qui avait bien voulu venir prendre ses quartiers chez nous. Je n'étais cependant pas très sûr, car le fils de Msiri* n'ayant pas répondu à mon appel, je craignais un mauvais coup pendant mon absence.

Il n'en fut rien heureusement. Je partis dans la direction N.N.E., escaladant le Kouendouloungou pour aller dormir le lendemain à Chimongou* dans la vallée de la Kassande. Le 3^e jour il fallut regimber derechef les montagnes, dormir 2 jours sur les hauts plateaux, pour enfin descendre dans les plaines de la Loufouka qui se terminent à celles du Luapula. Je dormis à Lundala, Moukoba*, Moyofia*, pour m'arrêter enfin à Kichité*, au bord du Moëro, où des barquettes devaient m'attendre ainsi que plusieurs chefs avec leurs guerriers. J'attendis 2 jours pendant lesquels 6 canots arrivèrent; tu comprends comme j'étais satisfait de cette sage lenteur. Aussi je fis dire que si les canots n'étaient pas là le surlendemain, je tapais dans le tas. Un chef des environs, Kaïndou*, ancien Kazembé* de l'autre rive mais chassé de ses états me fit répondre qu'il n'avait pas de chef fors lui. D'un autre côté, je savais qu'il avait envoyé de l'ivoire au Kazembé* qui l'avait chassé et en 3^e lieu ce Kaïndou* ne s'était jamais présenté au Lofoi. Je laissai quelques hommes à Verdick* et je [me] mis en route pour Tchafongoulouta* où j'arrivai le même jour vers 1 h après avoir fait à peu près 7 h^{es} de marche. Je fis appeler immédiatement Kaïndou* le menaçant de f... le feu au village s'il n'était pas là pour une telle heure. Il fallut envoyer 3 courriers; enfin le soir il arriva avec tout son peuple armé. Je le laissai s'installer au milieu de l'autre village, puis j'allais à lui avec 2 soldats et lui mis sans plus de façon la chaîne au cou, devant ses gens atterrés et prêts à s'enfuir. Sur l'heure je nommai chef son fils et je les renvoyai tous chez eux.

Le lendemain à 5 h du matin je refalais sur Kichité* avec mes hommes et suivi de près par Tchafongoulouta* et ses gens chargés de vivres pour les miens.

Le même jour, je réunis 6 chefs qui étaient arrivés pendant mon absence et je fis juger le camarade après leur avoir exposé mes griefs. J'aurais pu faire la chose à mon retour de l'île; seulement, comme je leur ai dit, « je ne veux pas que vous puissiez dire, dans le cas où je ne prendrais pas Simba*, que j'ai fait cela pour me venger. » Aussi, sans autres formes de procès et devant les autres chefs étalés, reçut-il 6 balles dans la poitrine.

2 jours après j'avais assez de canots pour partir, moi Verdick* et mes hommes, impossible d'emporter les indigènes.

⁴ Rendered in written French, this Walloon sentence would read as follows: '[«] Des distractions comme cela, je n'y tiens rien [»], dira le Fanfo, qui n'a jamais été plus vite qu'un limaçon.' My thanks to Jean-Luc Vellut and Hélène Vellut-Abraham for helping me decipher Brasseur's Namurois dialect.

Les payeurs voulaient s'arrêter au Kissumpi, nous disant que le passage entre ce point et l'île était très dangereux à cause des eaux profondes et du vent qui se levait vers 2 h.

Je n'hésitais cependant pas à continuer et le soir même je couchais sur l'île.

Le lendemain matin je me mis en route et vers 9 h j'étais enfin en face du domaine de cet inconnu du lac !

Je divisai ma troupe en 2 et communiquai l'attaque avant qu'il ait eu le temps de me reconnaître. J'ordonnai l'assaut et un ¼ d'heure plus tard, j'étais avec mes hommes couché contre sa palissade. Seulement je ne pus aller plus loin, ces rossards tiraient sur mes hommes du sommet de la palissade contre laquelle ils avaient dressé des tabliers pour pouvoir grimper; de plus la palissade était formée de pieux de 3 mètres au moins qui défiaient toute escalade. A l'intérieur, des hommes étaient couchés dans des trous entourés de pierres laissant jour justement pour passer une canne de fusil.

Ma position n'était pas brillante je te l'assure, 2 hommes venaient d'être tués et 3 autres blessés ce qui ne contribuait pas peu à ficher une belle venette à mes gens.

Mais malgré toute leur bonne volonté de décamper, pas un ne bougeait car ils savaient que j'aurais descendu le premier qu'aurait fait un pas en arrière sans autorisation. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de couper les pieux je fis sonner la retraite et allai me placer un peu en arrière derrière un pli de terrain. Là je ralliai mes hommes et je rejoignis Verdick* qui n'avait pas été plus heureux que moi.

Il fallait ou le faire sortir, ou l'assiéger mais je ne pouvais guère songer à ce dernier point n'ayant que mes quelques hommes. J'allai donc chercher mon campement et faire préparer la popote ; ensuite je détachai mes postes de surveillance et attendis les événements jusqu'au matin.

Rien que des coups de fusil inutiles sur notre camp éloigné d'environ 400 mètres de la palissade. Le lendemain je poussai et fis pousser des reconnaissances tout autour, espérant encore trouver une occasion favorable, mais rien ne vint s'offrir. Je dus me contenter de garder la rive la plus rapprochée du village pour les empêcher d'aller à l'eau. Ce qui n'empêchait pas les autres côtes d'être libres, seulement le faire pas un n'essayaient [sic]. Vers 10 h du 3^e jour nous arriva le chef Moukoba* avec quelques hommes; aussitôt arrivé il demande à pouvoir attaquer lui aussi. [«] Mais oui, dis-je, c'est une bonne idée [»]. Voilà mon homme parti et nous ne tardons pas à entendre bientôt la fusillade. Je détachai quelques bons tireurs en leur disant « allez vous installer là-bas, car les Arabes vont sortir. » Ça n'a pas manqué, ne voyant plus que des indigènes, les Arabes piquèrent une charge sur eux ; mal leur en pris, car mes hommes installés dans les herbes firent pleuvoir sur eux une grêle de balles et 3 hommes restèrent sur le carreau dont un chef principal. Pendant ce temps d'autres indigènes du même chef parcouraient l'île dans tous les sens et aussitôt ils me revinrent ramenant une trentaine de femmes et enfants. Je restai encore deux jours mais je ne vis plus personne malgré les différentes attaques que je fis faire. De coups de fusil oui ... Je me décidai donc à rentrer. Je fis partir d'abord les indigènes en barquettes. En faisant le tour par le nord, ils devaient me rejoindre au point où j'avais abordé. A 2 ½ h de l'après-midi je quittai mon camp sans qu'un seul cri fût poussé par les Arabes et sans entendre un coup de fusil. Seulement, nous étions à peine éloignés d'un kilomètre qu'ils brûlaient notre campement.

Je logeai encore dans l'île sans rien voir ni entendre et le lendemain à 1 h de l'après-midi je me mis en route pour le Kissumpi où je dormis.

Je n'avais pu partir le matin les eaux étaient trop bouleversées. Le lendemain j'étais à Kichité*. Tiens j'ai oublié de te dire que Verdick* et moi avons tué à Kichité* un éléphant dont je t'envoie la queue. C'est une rareté l'objet que je te fais parvenir car personne ici n'en a jamais vue une aussi longue et aussi bien fournie.

Le bruit se répandit bientôt que Simba* n'avait pas osé sortir de son boma, en même temps que la nouvelle de Kaïndou* faisait aussi le tour du pays. Aussi le long de ma route rencontrai-je un tas de chefs qui se rendaient au Moëro pour me rejoindre. Entr'autres, le fils de Msiri*. Tu vois ma réception. Si je ne l'ai pas tué en ce moment c'est plutôt par compassion tant il avait une figure malheureuse. Je le scotomisasi néanmoins durement jusqu'au Lofoi où je le laissai 2 jours sans lui adresser la parole et sans lui permettre d'entrer dans la palissade.

A la suite de ces affaires nombre de chefs vinrent se soumettre; néanmoins je n'étais pas content et je n'attendais qu'une occasion pour leur prouver que je n'entendais pas les choses de cette façon; je les prévenais d'ailleurs que ce n'était que partie remise chez Simba* et qu'ils auraient à m'accompagner de gré ou de force.

L'occasion cherchée ne se fit pas longtemps attendre, mon interprète envoyé à Moïcha* pour faire apporter du sel revint en me disant que Mutwila* avait menacé Moïcha* de le tuer s'il en livrait encore, en même temps qu'il insultait l'interprète de [«] chien [»] et autres qualificatifs nègres. Comme on me rebattait aussi les oreilles depuis longtemps avec ces Bas-Sangas* je me dis « il est temps d'en finir. »

Sans rien dire à personne je prends mes soldats et j'arrive 2 jours après à Mokande Bantou* ; je passe la Lufira et 3 jours après à 7 ½ h du matin je suis en face du village suivi de Mokande Bantou* et d'une centaine de guerriers. J'installai le chef et ses gens derrière des monticules en leur disant de ne pas bouger. Malheureusement le frère du chef que j'avais traité de femme quelques jours auparavant veut me prouver qu'il était un vaillant et s'avance lentement vers la palissade en gesticulant et insultant Mutwila* ; ça ne manque pas ça on lui en fiche une 50^e de coups de fusil à la fois et voilà mon homme revenu à toutes jambes en se tenant les côtes; toute son ardeur belliqueuse était tombée en même temps que la fusillade, faut dire il est vrai que 3 balles lui avaient enlevé la peau du flanc. J'en riais aux larmes et mes hommes aussi.

Je déploie ma petite troupe en tirailleurs et les porte en avant par bonds comme à l'école du soldat et, soit dit sans t'offenser grenadier, avec autant de précision et d'alignement que s'ils avaient été à la parade. J'avais devant moi un fossé avec terre rejetée contre une palissade percée de petits trous par où les indigènes tiraient.

J'avais dit aux hommes avant de commencer que le premier qui ne se levait pas au son du clairon ou qui faisait un pas en arrière était mort. Et j'avais ajouté [«] si moi je ne marche comme vous, tirez sur moi. [»]

A 100 mètres je les fiche à la charge, sans tomber dans le fossé. Escalader le rempart, enlever les sticks à coup de machettes, sauter dans le village, le traverser derrière les indigènes qui n'avaient que la rivière entre eux et nous fut peut-être l'affaire d'une trentaine de minutes.

Nous ne connaissions malheureusement pas le gué et il fallut chercher 5 minutes, en fait trop, car quand nous arrivâmes à l'autre village, il n'y avait plus personne.

Je perdis 3 hommes dans l'affaire ; j'en avais vu tomber un quand nous étions au tiraillement et même un soldat me l'avait fait remarquer avec la terreur peinte sur la figure. Seulement comme il voyait mon Martiny [sic] dirigé de son côté il s'était empressé de s'occuper des vivants.

Un second fut tué un peu plus loin et le 3^e en sautant dans la palissade, il est retombé mort. Le caporal qui était à ma droite fourre son nez devant un trou. Un coup de fusil part, je vois mon homme qui fait une grimace épouvantable et qui me crie en même temps « Mokelingué bwanga malinguela », [«] Blanc, mon fétiche est bon [»]. [«] J'te crois que je lui réponds celui qui a tiré son tir avait tellement l'œuf qu'il n'a pas eu le temps de mettre des balles dans son fusil et tu n'as reçu que quelques grains de poudre dans la figure [»] et c'était vrai.

Partout on voyait des traînées de sang et malheureux petits enfants étaient là étendus avec le ventre ouvert ou la tête brisée. Parmi un groupe de femmes qui chantaient pour encourager les guerriers 3 furent blessées par une même balle. Le chef avait reçu une balle dans la poitrine et avait eu la force de courir jusqu'au gué où il était tombé.

Je ramassai 60 femmes, 4 tonneaux de poudre, des fusils et 14 pointes d'ivoire ; des chèvres, des poules et des vivres pour nourrir tout le peuple pendant 15 jours.

Mokande Bantou* et ses guerriers étaient restés bien garés pendant l'orage mais après: une bande de loups affamés se jetant sur un cadavre.

Je m'installai dans l'île et envoyai immédiatement des courriers pour ramener les gens que je venais de chasser; mais malgré toutes mes belles promesses, il me fut impossible d'en voir un.

Ce n'est qu'un mois plus tard qu'ils se décidèrent à venir au poste. Mon retour fut un vrai triomphe. Chacun craignait ce Mutwila*, pour la raison que je t'ai dit déjà: il avait causé la ruine de Msiri*.

En interrogeant ses femmes j'appris qu'il était disposé à venir s'installer non loin de la Lufira, que pendant la nuit ils auraient mis le feu aux cases des soldats et qu'ils auraient profité du désarroi pour tuer les blancs. L'idée n'était pas mauvaise, c'est dommage que je ne lui aie pas donné le temps de la réaliser.

Partout le long de la route, les gens arrivaient badigeonnés avec de la terre, le corps et la figure, et venaient s'agenouiller en frappant les mains. Les femmes étaient échelonnées par groupe et poussaient des cris à crever le tympan à un sourd. Puis à l'arrivée au village elles se réunissaient [et] venaient danser près de ma tente en chantant je ne sais quoi ; puis avec un ensemble parfait elles frappaient 2 fois, 3 fois avec les mains en récitant quelque chose et se séparèrent pour aller chercher du manger à mes gens.

Ce que l'on a vidé de malafu† à Mokande Bantou* est inouï. Non seulement Mokande Bantou* ne s'est pas contenté de m'accompagner à Mutwila*, mais arrivé chez lui il a réuni ses chefs en leur disant [«] je retourne avec Kouloun-Kouloun† au Lofoi, il faut m'accompagner [»]. Et en effet ils sont venus au moins à 200 s'installer au Lofoi pendant 3 jours.

Le résultat ne s'est pas fait attendre et tu peux voir que c'est principalement à la suite de cette palabre que les chefs sont arrivés. Je les avais d'ailleurs fait prévenir qu'ils avaient à se présenter immédiatement, les principaux bien entendu.

Aujourd'hui je suis à peu près arrivé au résultat que je voulais obtenir. Tous les Bas-Yecks*, les Benas Sampwé*, les Balamotos* et une grande partie des Basangas* sont venus. Je n'attends plus que le chef Moulouma Niama* de ces derniers, qui m'a envoyé des gens mais qui n'ose pas venir. Or, cela ne fait pas mon compte et s'il n'est pas ici pour le 20, dernier délai que je lui [ai] donné, c'est fini.

J'ai profité des bonnes dispositions des Balamotos* et de suite j'ai envoyé Verdick* chez eux pour ouvrir la route du Tanganika aux correspondances. Il devrait être rentré, mais comme il est allé rejoindre Deschamps* il ne pourra être ici avant la fin du mois.

La chose est bien décidée. Je ne rentre pas maintenant, je compte prolonger mon terme jusqu'en 97. Je me trouve parfaitement bien ici comme je te l'ai dit plus haut. Personne pour m'ennuyer, j'ai 2 blancs à ma disposition. Avant 3 mois j'aurai 70 soldats. Je ne puis en avoir que 40 chiffre officiel seulement j'en fabriquerai sans en parler. Ce ne sera d'ailleurs que dans le bien de l'Etat pour voyager et recueillir des mirambos† car si c'était pour rester au poste j'ai assez avec 20 hommes.

En mai prochain je me propose d'aller au Moëro [et] de le descendre jusque MPweto*; de là descendre le Luapula jusqu'à son confluent avec le Lualaba et de rentrer en prenant la

diagonale entre ces 2 fleuves. Tu vois donc que tu ne pourrais rêver un plus beau voyage ! Je ferai un itinéraire ouvert autant que je le pourrai. Je te donnerai tous les renseignements possibles sur les mœurs du pays et probablement que j'aurai l'occasion de me procurer en même temps différents objets que je te ferai parvenir à la première occasion. Tu pourras à ton aise chipoter dans tout cela, arranger et polir ce que je t'écrirai ; puis après, le remettre à Wauters*.

Je n'aurai pas volé cela me semble t'il ?

Après cela je me retournerai vers l'arabe Chiwala* qui doit se trouver dans une île du Luapula ; je dis [«] qui doit [»] car je n'ai pas encore pu me procurer aucun renseignement bien précis là-dessus.

Alors il ne me restera plus qu'à m'occuper du Lualaba et là je placerai un poste. Je voudrais vois-tu placer un poste en ce point à Chimaloa* un à Kalonga*, au Moëro (il y est) à Katété* à N'Tenké* et enfin chez Kazembé au Lualaba*. Je serais ainsi renseigné sur tout ce qui se passe à 15 et 20 jours à la ronde.

J'y parviendrai je l'espère. Qu'en pense le commandant de l'école?

Quand j'en aurai fini avec tout cela j'aurai bien mérité un petit repas à Bruxelles et sois sûr que ce sera avec le plus vif plaisir que j'irai un jour vous surprendre chez le camarade Jean de N.

Te voilà donc encore une fois détaché ; il est écrit que tu ne feras pour ainsi dire pas de service actif, carroton va !

Tu peux il est vrai me renvoyer la balle, car jusque maintenant je ne me suis jamais foulé la rate à monter des gardes ni à faire des grandes manœuvres ; il est vrai que mes manœuvres [ne?] peuvent bien remplacer celles de Beverloo. Néanmoins je préfère les miennes.

J'ai reçu 2 caisses de vin 2 colis postaux envoyés de Boma plus une petite caisse de sucre provenant d'Ernest.

Il paraîtrait que les colis postaux ne vont pas plus vite que les marchandises ordinaires.

Il y avait un an que je ne m'étais rincé l'intérieur avec du rouge. Pourdieu que c'est bon ... As-tu du bourgogne ? Gare quand je rentrerai car j'espère m'en payer une tranche dans la salle aux bibelots. A propos de bibelots, ne pourrais-tu racheter ceux que possède Joseph* qui a à peine de la place chez lui pour placer ses armoires et son lit [?] Tout ce que je pourrais lui envoyer ne ferait qu'encombrer inutilement ses chambres et gêner une collection qui réunie serait au moins présentable. S'il y tient absolument n'insiste pas mais dans tous les cas tu peux lui offrir 100 francs sur mon budget sans lui dire que cela vient de moi, car il pourrait la trouver mauvaise. Je suppose que 100 balles feront beaucoup mieux dans son ménage que les quelques machines inutiles qu'il possède. Parle-lui de cela un jour en allant chez lui sans avoir l'air de rien. S'il insiste, fais-lui comprendre que tu as su que je serais heureux de voir le tout réuni.⁵ J'ai ici 2 pièces de grande valeur mais je ne sais pas me résoudre à les confier à quelqu'un, j'ai trop peur de les perdre, l'une m'a été donnée par la femme principale du vieux Msiri* (Maria de Fonseca*) l'autre me vient du Louba. Ce sont 2 pièces en bois sculptées, dont une très peu présentable aux enfants, mais tu feras comme de Burlet* avec les écuycères et l'honneur sera sauf.

Ce que je me suis payé une tranche de lecture ces jours-ci. Tu comprends quand on reste 14 mois sans nouvelles ce n'est pas sans impatience que l'on déchire l'enveloppe contenant son courrier. J'ai trouvé toutes tes lettres et celles de Joseph* plus un grand nombre de différents camarades, en tout 53 je crois!

⁵ In the original, the last few sentences have been struck out, most probably by Joseph* himself, who cannot have relished these unflattering references to his lodging and financial condition.

Parmi celles-là plusieurs de Mélot qui me réclame de longues lettres à cor et à cris. Je lui écris quelques mots, le priant d'aller chez toi ou à un rendez-vous que tu lui donneras à Bruxelles pour lui lire tout ce qu'il te plaira. Je dis la même chose à Joseph*. Désiré* dis-je te liras ma prose [?]

J'écris ceci au Commissaire de District du Lualaba.

« J'ai l'honneur de vous informer que je consens à prolonger mon terme de service aux conditions ci-après.

1° Conserver le commandement du poste.

2° Jouir des mêmes avantages que ceux qui rentrent en Europe dans de bonnes conditions et qui reviennent faire un second terme.

3° Etre remplacé vers la fin de l'année 1897. »

Ma lettre est bien datée du 20, mais je t'écris un peu tous les jours de sorte qu'aujourd'hui ce n'est encore que le 18. Ce matin vers 10 h j'ai reçu une lettre de Verdick* m'annonçant que Deschamps*, Duvivier* et lui étaient au Moëro. Comme je ne sais pas s'ils pourront prendre Simba* en quelques jours ou bien s'il leur faudra 50 jours comme à Massalé*, autre Arabe, je pars demain avec Bollen* et ses hommes. Donc au revoir.

Le 21 rencontré un soldat porteur de mauvaises nouvelles. Duvivier* est mort sur le Moëro en chassant l'hippo, l'animal rendu furieux par un coup de fusil s'est jeté sur le canot et l'a retourné comme une plume. Tout le monde a pu se sauver à l'exception de Duvivier* qui nageait cependant comme un poisson. On suppose qu'il aura été entraîné par un crocodile car malgré des recherches de 2 jours on n'a rien revu.

Le 22 reçu une lettre de Verdick* qui m'annonce son retour au Lofoi ainsi que le départ de Deschamps* pour le Tanganika. Verdick* était sur son lit avec une hématurie (2^e) quand Deschamps* est arrivé au Moëro. Il a pris une partie de ses soldats et a voulu aller prendre d'assaut le boma de Sénamé*. Il s'est d'abord fait tuer et blesser une dizaine d'hommes, puis a dû battre en retraite ne pouvant faire le siège pour cause de famine. Pendant ce temps d'autres soldats sous la conduite d'un sergent noir avaient été dirigés sur Simba* avec mission d'établir une palissade non loin de l'Arabe. Je t'en fiche, les autres ne voyant pas de blanc sortent de leur trou et tombent à bras raccourcis sur les soldats qui n'ont que le temps de déguerpir. Il a fallu [sic] 2 jours pour les ramener de l'île.

Encore heureux que les Arabes craignant l'arrivée du blanc ne les aient pas poursuivis. De même qu'à Sénamé* Simba* avait ramassé toutes les plantations des environs et aurait pu soutenir un long siège.

Deschamps* a donc dû retourner. Seulement il s'est entendu avec moi pour retourner au Moëro après les pluies. Je prendrai les vivres, lui son canon, et s'il faut rester 3 mois et bien on restera 3 mois!

Son canon était resté à Moliro. Je vais également en recevoir un. Alors je ne te dis que cela.

Le 23 au matin Verdick* est venu nous rejoindre et nous sommes rentrés le 24 au Lofoi.

Bollen* et Verdick* partiront le 31, ils seront je suppose à Lussambo fin janvier. Donc en mai ou juin Verdick* [sera] à Nivelles avec 4 lances en cuivre 2 sculptures sur bois 2 lances ordinaires quelques peaux de léopards 1 de lion. Des dents d'hippos et de phacochères 3 fétiches 1 chapeau de chef Bacubas* 1 tête de pélican 1 de marabout et enfin 3 paires de cornes d'antilope différentes. Inutile de te recommander de le recevoir en camarade, lui pourra d'ailleurs te donner mille renseignements que je ne pourrais te donner.

J'ai en perspective pour l'an prochain 5 guerres. Si j'en sors avec honneur tout le pays sera soumis et à ma discrétion.

Voilà donc forcément mon voyage dans le Louba remis à un an. Ça m'ennuie passablement car je voudrais bien être le premier à parcourir ce pays que l'on dit si beau.

Voilà je crois à peu près toutes les nouvelles dont je puisse t'entretenir. Je pourrai maintenant t'écrire au moins tous les 3 mois par la côte orientale.

Quand je rentrerai je ne vais plus trouver des enfants chez toi mais bien une grande fille et un grand garçon qui me rappelleront que j'avance en âge et qu'il est grand temps que je devienne sérieux ! Qui sait, peut-être aurais-je des cheveux blancs.

Sois heureux et tranquille car je suis bien portant et m'amuse ici admirablement.

N'oublie pas de rappeler à Marie* que son petit ½ blanc neveu se porte bien.

Embrasse-les tous pour moi

Ton dévoué frère

Clément